

Gilles Deleuze, Félix Guattari
« 1730 - Devenir-intense, devenir-animal, devenir imperceptible »
dans *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, 1980

[...]

Souvenirs d'un bergsonien. - Rien de ce qui précède ne nous satisfait, du point de vue restreint qui nous occupe. Nous croyons à l'existence de devenirs-animaux très spéciaux qui traversent et emportent l'homme, et qui n'affectent pas moins l'animal que l'homme. « On n'entendit plus parler que des vampires de 1730 à 1735... ». Or c'est évident que le structuralisme ne rend pas compte de ces devenirs, puisqu'il est précisément fait pour en nier ou du moins en dévaloriser l'existence : une correspondance de rapports ne fait pas un devenir. Si bien que, rencontrant de tels devenirs qui parcourent en tous sens une société, le structuralisme y voit des phénomènes de dégradation qui détournent l'ordre véritable et relèvent des aventures de la diachronie. Pourtant Lévi-Strauss ne cesse de croiser, dans ses études de mythes, ces actes rapides par lesquels l'homme devient animal en même temps que l'animal devient... (mais devient quoi ? devient homme ou devient autre chose ?). La tentative pour expliquer ces blocs de devenir par la correspondance de deux rapports est toujours possible, mais appauvrit assurément le phénomène envisagé. Ne faut-il pas admettre que le mythe comme cadre de classification est peu capable d'enregistrer ces devenirs, qui sont plutôt comme des fragments de conte ? Ne faut-il pas accorder un crédit à l'hypothèse de Duvignaud suivant laquelle des phénomènes « anomiques » traversent les sociétés, qui ne sont pas des dégradations de l'ordre mythique, mais des dynamismes irréductibles traçant des lignes de fuite, et impliquant d'autres formes d'expression que celles du mythe, même si celui-ci les reprend à son compte pour les arrêter ? Comme si, à côté des deux modèles, celui du sacrifice et de la série, celui de l'institution totémique et de la structure, il y avait place encore pour quelque chose d'autre, plus secret, plus souterrain : le sorcier et les devenirs, qui s'expriment dans les contes, non plus dans les mythes ou les rites ?

Un devenir n'est pas une correspondance de rapports. Mais ce n'est pas plus une ressemblance, une imitation, et, à la limite, une identification. Toute la critique structuraliste de la série semble imparable. Devenir n'est pas progresser ni régresser suivant une série. Et surtout devenir ne se fait pas dans l'imagination, même quand l'imagination atteint au niveau cosmique ou dynamique le plus élevé, comme chez Jung ou Bachelard. Les devenirs-animaux ne sont pas des rêves ni des fantasmes. Ils sont parfaitement réels. Mais de quelle réalité s'agit-il ? Car si devenir animal ne consiste pas à faire l'animal ou à l'imiter, il est évident aussi que l'homme ne devient pas « réellement » animal, pas plus que l'animal ne devient « réellement » autre chose. Le devenir ne produit pas autre chose que lui-même. C'est une fausse alternative qui nous fait dire : ou bien l'on imite, ou bien on est. Ce qui est réel, c'est le devenir lui-même, le bloc de devenir, et non pas des termes supposés fixes dans lesquels passerait celui qui devient. Le devenir peut et doit être qualifié comme devenir-animal sans avoir un terme qui serait l'animal devenu. Le devenir-animal de l'homme est réel, sans que soit réel l'animal qu'il devient ; et, simultanément, le devenir-autre de l'animal est réel sans que cet autre soit réel. C'est ce point qu'il faudra expliquer : comment un devenir n'a pas de sujet distinct de lui-même ; mais aussi comment il n'a pas de terme, parce que son terme n'existe à son tour que pris dans un autre devenir dont il est le sujet, et qui coexiste, qui fait bloc avec le premier. C'est le principe d'une réalité propre au devenir (l'idée bergsonienne d'une coexistence de « durées » très différentes, supérieures ou inférieures à « la nôtre », et toutes communicantes).

Enfin, devenir n'est pas une évolution, du moins une évolution par descendance et filiation. Le devenir ne produit rien par filiation, toute filiation serait imaginaire. Le devenir est toujours d'un autre ordre que celui de la filiation. Il est de l'alliance. Si l'évolution comporte de véritables devenirs, c'est dans le vaste domaine des symbioses qui met en jeu des êtres d'échelles et de règnes tout à fait différents, sans aucune filiation possible. Il y a un bloc de devenir qui prend la guêpe et l'orchidée, mais dont aucune guêpe-orchidée ne peut descendre. Il y a un bloc de devenir qui saisit le chat et le babouin, et dont un virus C opère l'alliance. Il y a un bloc de devenir entre des racines jeunes et certains micro-organismes, les matières organiques synthétisées dans les feuilles opérant l'alliance (rhizosphère). Si le néo-évolutionnisme a affirmé son originalité, c'est en partie par rapport à ces phénomènes où l'évolution ne va pas d'un moins différencié à un plus différencié, et cesse d'être une évolution filiative héréditaire pour devenir plutôt communicative ou contagieuse. Nous préférons alors appeler « involution » cette forme d'évolution qui se fait entre hétérogènes, à condition que l'on ne confonde surtout pas l'involution avec une régression. Le devenir est involutif, l'involution est créatrice. Régresser, c'est aller vers le moins différencié. Mais involuer, c'est former un bloc qui file suivant sa propre ligne, « entre » les termes mis en jeu, et sous les rapports assignables.

Le néo-évolutionnisme nous semble important pour deux raisons : l'animal ne se définit plus par des caractères (spécifiques, génériques, etc.), mais par des populations, variables d'un milieu à un autre ou dans un même milieu ; le mouvement ne se fait plus seulement ou surtout par des productions filiatives, mais par des communications transversales entre populations hétérogènes. Devenir est un rhizome, ce n'est pas un arbre classificatoire ni généalogique. Devenir n'est certainement pas imiter, ni s'identifier ; ce n'est pas non plus régresser-progresser ; ce n'est pas non plus correspondre, instaurer des rapports correspondants ; ce n'est pas non plus produire, produire une filiation, produire par filiation. Devenir est un verbe ayant toute sa consistance ; il ne se ramène pas, et ne nous amène pas à « paraître », ni « être », ni « équivaloir », ni « produire ».

Souvenir d'un sorcier, I. - Dans un devenir-animal, on a toujours affaire à une meute, à une bande, à une population, à un peuplement, bref à une multiplicité. Nous, sorciers, nous le savons de tout temps. Il se peut que d'autres instances, d'ailleurs très différentes entre elles, aient une autre considération de l'animal : on peut retenir ou extraire de l'animal certains caractères, espèces et genres, formes et fonctions, etc. La société et l'État ont besoin de caractères animaux pour classer les hommes ; l'histoire naturelle et la science ont besoin de caractères, pour classer les animaux eux-mêmes. Le sérialisme et le structuralisme tantôt graduent des caractères d'après leurs ressemblances, tantôt les ordonnent d'après leurs différences. Les caractères animaux peuvent être mythiques ou scientifiques. Mais nous, nous ne nous intéressons pas aux caractères, nous nous intéressons aux modes d'expansion, de propagation, d'occupation, de contagion, de peuplement. Je suis légion. Fascination de l'homme aux loups devant plusieurs loups qui le regardent. Qu'est-ce que serait un loup tout seul ? et une baleine, un pou, un rat, une mouche ? Belzébuth est le diable, mais le diable comme maître des mouches. Le loup n'est pas d'abord un caractère ou un certain nombre de caractères, c'est un lupulement. Le pou est un poululement..., etc. Qu'est-ce qu'un cri indépendamment de la population qu'il appelle ou qu'il prend à témoin ? Virginia Woolf ne se vit pas comme un singe ou un poisson, mais comme une charretée de singes, un banc de poissons, suivant un rapport de devenir variable avec les personnes qu'elle approche. Nous ne voulons pas dire que certains animaux vivent en meutes ; nous ne voulons pas entrer dans de ridicules classifications évolutionnistes à la Lorentz, où il y aurait des meutes inférieures et des sociétés supérieures. Nous disons que tout animal est d'abord une bande, une meute. Qu'il a ses modes de meute, plutôt que des caractères, même s'il y a lieu de faire des distinctions à l'intérieur de ces modes. C'est là le point où l'homme a affaire avec l'animal. Nous ne devenons pas animal sans une

fascination pour la meute, pour la multiplicité. Fascination du dehors ? Ou bien la multiplicité qui nous fascine est-elle déjà en rapport avec une multiplicité qui nous habite au-dedans ? Dans son chef-d'œuvre, *Démons et merveilles*, Lovecraft raconte l'histoire de Randolph Carter, qui sent son « moi » vaciller, et qui connaît une peur plus grande que celle de l'anéantissement : « des Carter, de forme à la fois humaine et non humaine, vertébrée et invertébrée, animale et végétale, douée de conscience et privée de conscience, et même des Carter n'ayant rien de commun avec la vie terrestre, sur des arrière-plans de planètes, de galaxies et de systèmes appartenant à d'autres continuums cosmiques. (...) S'enfoncer dans le néant ouvre un oubli paisible, mais être conscient de son existence et savoir pourtant que l'on n'est plus un être défini distinct des autres êtres », ni distinct de tous ces devenirs qui nous traversent, « voilà le sommet indicible de l'épouvante et de l'agonie ». Hofmannsthal, ou plutôt lord Chandos, tombe en fascination devant un « peuple de rats » qui agonisent, et c'est en lui, à travers lui, dans les interstices de son moi bouleversé, que « l'âme de l'animal montre les dents au destin monstrueux » : non pas pitié, mais participation contre nature. Alors naît en lui l'étrange impératif : ou bien cesser d'écrire, ou écrire comme un rat... Si l'écrivain est un sorcier, c'est parce qu'écrire est un devenir, écrire est traversé d'étranges devenirs qui ne sont pas des devenirs-écrivain, mais des devenirs-rat, des devenirs-insecte, des devenirs-loup, etc. Il faudra dire pourquoi. Beaucoup de suicides d'écrivains s'expliquent par ces participations contre nature, ces noces contre nature. L'écrivain est un sorcier parce qu'il vit l'animal comme la seule population devant laquelle il est responsable en droit. Le préromantique allemand Moritz se sent responsable, non pas des veaux qui meurent, mais devant les veaux qui meurent et qui lui donnent l'incroyable sentiment d'une Nature inconnue – *l'affect*. Car l'affect n'est pas un sentiment personnel, ce n'est pas non plus un caractère, c'est l'effectuation d'une puissance de meute, qui soulève et fait vaciller le moi. Qui n'a connu la violence de ces séquences animales, qui l'arrachent à l'humanité ne serait-ce qu'un instant, et lui font gratter son pain comme un rongeur ou lui donnent les yeux jaunes d'un félin ? Terrible involution qui nous appelle vers des devenirs inouïs. Ce ne sont pas des régressions, bien que des fragments de régression, des séquences de régression s'y joignent.

Il faudrait même distinguer trois sortes d'animaux : les animaux individués, familiers familiaux, sentimentaux, les animaux œdipiens, de petite histoire, « mon » chat, « mon » chien ; ceux-là nous invitent à régresser, nous entraînent dans une contemplation narcissique, et la psychanalyse ne comprend que ces animaux-là, pour mieux découvrir sous eux l'image d'un papa, d'une maman, d'un jeune frère (quand la psychanalyse parle des animaux, les animaux apprennent à rire) : *tous ceux qui aiment les chats, les chiens, sont des cons*. Et puis il y aurait une seconde sorte, les animaux à caractère ou attribut, les animaux de genre, de classification ou d'État, tels que les grands mythes divins les traitent, pour en extraire des séries ou des structures, des archétypes ou des modèles (Jung est quand même plus profond que Freud). Enfin, il y aurait des animaux davantage démoniaques, à meutes et affects, et qui font multiplicité, devenir, population, conte... Ou bien, une fois de plus, n'est-ce pas tous les animaux qui peuvent être traités des trois façons ? Il y aura toujours possibilité qu'un animal quelconque, pou, guépard ou éléphant, soit traité comme un animal familier, ma petite bête à moi. Et, à l'autre extrême, tout animal aussi peut être traité sur le mode de la meute et du pullulement, qui nous convient à nous, sorciers. Même le chat, même le chien... Et que le berger, ou le meneur, le diable, ait son animal préféré dans la meute, ce n'est certes pas de la même façon que tout à l'heure. Oui, tout animal est ou peut être une meute, mais d'après des degrés de vocation variable, qui rendent plus ou moins facile la découverte de multiplicité, de teneur en multiplicité, qu'il contient actuellement ou virtuellement suivant les cas. Bancs, bandes, troupeaux, populations ne sont pas des formes sociales inférieures, ce sont des affects et des puissances, des involutions, qui prennent tout animal dans un devenir non moins puissant que celui de l'homme avec l'animal.

J. L. Borges, auteur renommé pour son excès de culture, a au moins raté deux livres, dont seuls les titres étaient beaux : d'abord une *Histoire de l'infamie universelle* parce qu'il n'a pas vu la différence élémentaire que les sorciers font entre la tricherie et la trahison (et déjà les devenirs-animaux sont là, forcément du côté de la trahison). Une seconde fois, dans son *Manuel de zoologie fantastique*, où non seulement il se fait du mythe une image composite et fade, mais il élimine tous les problèmes de meute, et, pour l'homme, de devenir-animal correspondant : « Délibérément, nous excluons de ce manuel les légendes sur les transformations de l'être humain, le liboson, le loup-garou, etc. » Borges ne s'intéresse qu'aux caractères, même les plus fantastiques, tandis que les sorciers savent que les loups-garous sont des bandes, les vampires aussi, et que ces bandes se transforment les unes dans les autres. Mais justement, qu'est-ce que ça veut dire, l'animal comme bande ou meute ? Est-ce qu'une bande n'implique pas une filiation qui nous ramènerait à la reproduction de certains caractères ? Comment concevoir un peuplement, une propagation, un devenir, sans filiation ni production héréditaire ? Une multiplicité sans unité d'un ancêtre ? C'est très simple et tout le monde le sait, bien qu'on n'en parle qu'en secret. Nous opposons l'épidémie à la filiation, la contagion à l'hérédité, le peuplement par contagion à la reproduction sexuée, à la production sexuelle. Les bandes, humaines et animales, prolifèrent avec les contagions, les épidémies, les champs de bataille et les catastrophes. C'est comme les hybrides, stériles eux-mêmes, nés d'une union sexuelle qui ne se reproduira pas, mais qui recommence chaque fois, gagnant autant de terrain. Les participations, les noces contre nature, sont la vraie Nature qui traverse les règnes. La propagation par épidémie, par contagion, n'a rien à voir avec la filiation par hérédité, même si les deux thèmes se mélangent et ont besoin l'un de l'autre. Le vampire ne filiationne pas, il contagionne. La différence est que la contagion, l'épidémie met en jeu des termes tout à fait hétérogènes : par exemple un homme, un animal et une bactérie, un virus, une molécule, un micro-organisme. Ou, comme pour la truffe, un arbre, une mouche et un cochon. Des combinaisons qui ne sont ni génétiques ni structurales, des inter-règnes, des participations contre nature, mais la Nature ne procède qu'ainsi, contre elle-même. Nous sommes loin de la production filiative, de la reproduction héréditaire, qui ne retient comme différences qu'une simple dualité de sexes au sein d'une même espèce, et de petites modifications le long des générations. Pour nous, au contraire, il y a autant de sexes que de termes en symbiose, autant de différences que d'éléments intervenant dans un procès de contagion. Nous savons qu'entre un homme et une femme beaucoup d'êtres passent, qui viennent d'autres mondes, apportés par le vent, qui font rhizome autour des racines, et ne se laissent pas comprendre en termes de production, mais seulement de devenir. L'Univers ne fonctionne pas par filiation. Nous disons donc seulement que les animaux sont des meutes, et que les meutes se forment, se développent et se transforment par contagion.

Ces multiplicités à termes hétérogènes, et à co-fonctionnement de contagion, entrent dans certains agencements, et c'est là que l'homme opère ses devenirs-animaux. Mais, justement, on ne confondra pas ces sombres agencements, qui remuent en nous le plus profond, avec des organisations comme l'institution familiale et l'appareil d'État. Nous pourrions citer les sociétés de chasse, les sociétés de guerre, les sociétés secrètes, les sociétés de crime, etc. Les devenirs-animaux leur appartiennent. On n'y cherchera pas des régimes de filiation de type familial, ni des modes de classification et d'attribution de type étatique ou pré-étatique, ni même des établissements sériels de type religieux. Malgré les apparences et les confusions possibles, les mythes n'ont là ni terrain d'origine ni point d'application. Ce sont des contes, ou des récits et énoncés de devenir. Aussi est-il absurde de hiérarchiser les collectivités même animales du point de vue d'un évolutionnisme de fantaisie où les meutes seraient au plus bas, et feraient place ensuite à des sociétés familiales et étatiques. Au contraire, il y a différence de nature, et l'origine des meutes est tout autre que celle des familles et des États, ne cessant de les travailler en dessous, de les troubler du dehors, avec d'autres formes de contenu, d'autres formes

d'expression. La meute est à la fois réalité animale, et réalité du devenir-animal de l'homme ; la contagion est à la fois peuplement animal, et propagation du peuplement animal de l'homme. La machine de chasse, la machine de guerre, la machine de crime entraînent toutes sortes de devenirs-animaux qui ne s'énoncent pas dans le mythe, encore moins dans le totémisme. Dumézil a montré comment de tels devenirs appartenaient essentiellement à l'homme de guerre, mais pour autant qu'il était extérieur aux familles et aux États, pour autant qu'il bouleversait les filiations et les classifications. La machine de guerre est toujours extérieure à l'État, même quand l'État s'en sert, et se l'approprie. L'homme de guerre a tout un devenir qui implique multiplicité, célérité, ubiquité, métamorphose et trahison, puissance d'affect. Les hommes-loups, les hommes-ours, les hommes-fauves, les hommes de toute animalité, confréries secrètes, animent les champs de bataille. Mais aussi les meutes animales, qui servent aux hommes dans la bataille, ou qui la suivent et en tirent profit. Et tous ensemble répandent la contagion. Il y a un ensemble complexe, devenir-animal de l'homme, meutes d'animaux, éléphants et rats, vents et tempêtes, bactéries qui sèment la contagion. Une seule et même Furor. La guerre a comporté des séquences zoologiques, avant de se faire bactériologique. C'est là que les loups-garous prolifèrent, et les vampires, avec la guerre, la famine et l'épidémie. N'importe quel animal peut être pris dans ces meutes, et dans les devenirs correspondants ; on a vu des chats sur les champs de bataille, et même faire partie des armées. C'est pourquoi il faut moins distinguer des sortes d'animaux que des états différents suivant qu'ils s'intègrent dans des institutions familiales, dans des appareils d'État, dans des machines de guerre, etc. (et la machine d'écriture, ou la machine musicale, quel rapport ont-elles avec des devenirs-animaux ?).

[...]

Souvenirs d'une molécule. - Le devenir-animal n'est qu'un cas parmi d'autres. Nous nous trouvons pris dans des segments de devenir, entre lesquels nous pouvons établir une espèce d'ordre ou de progression apparente : devenir-femme, devenir-enfant ; devenir-animal, végétal ou minéral ; devenirs moléculaires de toutes sortes, devenirs-particules. Des fibres mènent des uns aux autres, transforment les uns dans les autres, en traversant les portes et les seuils. Chanter ou composer, peindre, écrire n'ont peut-être pas d'autre but : déchaîner ces devenirs. Surtout la musique ; tout un devenir-femme, un devenir-enfant traversent la musique, non seulement au niveau des voix (la voix anglaise, la voix italienne, le contre-ténor, le castrat), mais au niveau des thèmes et des motifs : la petite ritournelle, la ronde, les scènes d'enfance et les jeux d'enfant. L'instrumentation, l'orchestration sont pénétrées de devenirs-animaux, devenirs-oiseau d'abord, mais bien d'autres encore. Les clapotements, les vagissements, les stridences moléculaires sont là dès le début, même si l'évolution instrumentale, jointe à d'autres facteurs, leur donne de plus en plus d'importance aujourd'hui, comme la valeur d'un nouveau seuil du point de vue d'un contenu proprement musical : la molécule sonore, les rapports de vitesse et de lenteur entre particules. Les devenirs-animaux se jettent dans des devenirs moléculaires. Alors toutes sortes de questions se posent.

D'une certaine manière, il faut commencer par la fin : tous les devenirs sont déjà moléculaires. C'est que devenir, ce n'est pas imiter quelque chose ou quelqu'un, ce n'est pas s'identifier à lui. Ce n'est pas non plus proportionner des rapports formels. Aucune de ces deux figures d'analogie ne convient au devenir, ni l'imitation d'un sujet, ni la proportionnalité d'une forme. Devenir, c'est, à partir des formes qu'on a, du sujet qu'on est, des organes qu'on possède ou des fonctions qu'on remplit, extraire des particules, entre lesquelles on instaure des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, les plus proches de ce qu'on est en train de devenir, et par lesquels on devient. C'est en ce sens que le devenir est le processus du désir. Ce principe de proximité ou d'approximation est tout à fait particulier, et ne réintroduit aucune

analogie. Il indique le plus rigoureusement possible une zone de voisinage ou de co-présence d'une particule, le mouvement que prend toute particule quand elle entre dans cette zone. Louis Wolfson se lance dans une entre-prise étrange : schizophrène, il traduit le plus vite possible chaque phrase de sa langue maternelle en mots étrangers qui ont un son et un sens semblables ; anorexique, il se précipite vers le frigidaire, déchire les boîtes, arrache des éléments dont il se gave aussi vite que possible. Il serait faux de croire qu'il emprunte aux langues étrangères les mots « déguisés » dont il a besoin. Bien plutôt, il arrache à sa propre langue des particules verbales qui ne peuvent plus appartenir à la forme de cette langue, tout comme il arrache aux nourritures des particules alimentaires qui n'appartiennent plus aux substances nutritives formées : les deux sortes de particules entrent en voisinage. On peut dire aussi bien : émettre des particules qui prennent tels rapports de mouvement et de repos parce qu'elles entrent dans telle zone de voisinage ; ou : qui entrent dans cette zone parce qu'elles prennent ces rapports. Une heccité n'est pas séparable du brouillard ou de la brume qui dépendent d'une zone moléculaire, d'un espace corpusculaire. Le voisinage est une notion à la fois topologique et quantique, qui marque l'appartenance à une même molécule, indépendamment des sujets considérés et des formes déterminées.

Schérer et Hocquenghem ont dégagé ce point essentiel, quand ils ont reconsidéré le problème des enfants-loups. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une production réelle comme si l'enfant était « réellement » devenu animal ; il ne s'agit pas davantage d'une ressemblance, comme si l'enfant avait imité des animaux qui l'auraient réellement élevé ; mais il ne s'agit pas non plus d'une métaphore symbolique, comme si l'enfant autiste, abandonné ou perdu, était seulement devenu l'« analogue » d'une bête. Scherer et Hocquenghem ont raison de dénoncer ce faux raisonnement, fondé sur un culturalisme ou un moralisme qui se réclament de l'irréductibilité de l'ordre humain : puisque l'enfant n'est pas transformé en animal, il serait seulement dans une relation métaphorique avec lui, induite par son infirmité ou son rejet. Pour leur compte, ils invoquent une zone objective d'indétermination ou d'incertitude, « quelque chose de commun ou d'indiscernable », un voisinage « qui fait qu'il est impossible de dire où passe la frontière de l'animal et de l'humain », non seulement chez les enfants autistes, mais chez tous les enfants, comme si, indépendamment de l'évolution qui l'entraîne vers l'adulte, il y avait chez l'enfant place pour d'autres devenirs, « d'autres possibilités contemporaines », qui ne sont pas des régressions, mais des involutions créatrices, et qui témoignent « d'une inhumanité vécue immédiatement dans le corps en tant que tel », noces contre nature « hors du corps programmé ». Réalité du devenir-animal, sans que l'on devienne animal en réalité. Il ne sert à rien, dès lors, d'objecter que l'enfant-chien ne fait le chien que dans les limites de sa constitution formelle, et ne fait rien de canin qu'un autre être humain n'aurait pu faire s'il l'avait voulu. Car ce qu'il faut expliquer, c'est précisément que tous les enfants, même beaucoup d'adultes, le fassent plus ou moins, et témoignent avec l'animal d'une connivence inhumaine plutôt que d'une communauté symbolique œdipienne⁴⁴. On ne croira pas non plus que les enfants brouteurs, ou mangeurs de terre, ou de chair crue, y trouvent seulement des vitamines ou des éléments dont leur organisme aurait une carence. Il s'agit de faire corps avec l'animal, un corps sans organes défini par des zones d'intensité ou de voisinage. D'où vient dès lors cette indétermination, cette indiscernabilité objectives dont parlent Schérer et Hocquenghem ?

Par exemple : non pas imiter le chien, mais composer son organisme avec *autre chose*, de telle manière qu'on fasse sortir, de l'ensemble ainsi composé, des particules qui seront canines en fonction du rapport de mouvement et de repos, ou du voisinage moléculaire dans lequel elles entrent. Il est entendu que cet autre chose peut être très varié, et tenir plus ou moins directement à l'animal en question : ce peut être l'aliment naturel de l'animal (la terre et le ver), ce peut être ses relations extérieures avec d'autres animaux (on deviendra chien avec des chats, on deviendra singe avec un cheval), ce peut être un appareil ou pro-thèse que l'homme lui fait subir (muselière, rennes, etc.), ce peut être quelque chose qui n'a même plus de rapport

« localisable » avec l'animal considéré. Pour ce dernier cas, nous avons vu comment Slepian fonde sa tentative de devenir-chien sur l'idée de lacer des chaussures à ses mains, de les lacer avec sa bouche-gueule. Philippe Gavi cite les performances de Lolito, mangeur de bouteilles, de faïences et de porcelaines, de fer, et même de bicyclettes, qui déclare : « Je me considère comme moitié bête, moitié homme . Plus bête peut-être qu'homme . J'adore les bêtes, les chiens surtout, je me sens lié à eux. Ma dentition s'est adaptée ; en fait, quand je ne mange pas du verre ou du fer, ma mâchoire me démange comme celle d'un jeune chien qui a envie de croquer un os. » Interpréter le mot « comme » à la manière d'une métaphore, ou proposer une analogie structurale de rapports (homme-fer = chien-os), c'est ne rien comprendre au devenir. Le mot « comme » fait partie de ces mots qui changent singulièrement de sens et de fonction dès qu'on les rapporte à des heccités, dès qu'on en fait des expressions de devenir, et pas des états signifiés ni des rapports signifiants. Il se peut qu'un chien exerce sa mâchoire sur du fer, mais alors il exerce sa mâchoire comme organe molaire. Quand Lolito mange du fer, c'est tout à fait différent : il com- pose sa mâchoire avec le fer de telle manière qu'il devienne lui-même une mâchoire de chien-moléculaire. L'acteur De Niro, dans une séquence de film, marche « comme » un crabe ; mais il ne s'agit pas, dit-il, d'imiter le crabe ; il s'agit de composer avec l'image, avec la vitesse de l'image, quelque chose qui a affaire avec le crabe. Et c'est cela l'essentiel pour nous : on ne devient-animal que si, par des moyens et des éléments quelconques, on émet des corpuscules qui entrent dans le rapport de mouvement et de repos des particules animales, ou, ce qui revient au même, dans la zone de voisinage de la molécule animale. On ne devient animal que moléculaire. On ne devient pas chien molaire aboyant, mais, en aboyant, si on le fait avec assez de cœur, de nécessité et de composition, on émet un chien moléculaire. L'homme ne devient pas loup, ni vampire, comme s'il changeait d'espèce molaire ; mais le vampire et le loup-garou sont des devenir de l'homme, c'est-à-dire des voisinages entre molécules composées, des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, entre particules émises. Bien sûr, il y a des loups-garous, des vampires, nous le disons avec tout notre cœur, mais n'y recherchez pas la ressemblance ou l'analogie avec l'animal, puisque c'est le devenir-animal en acte, c'est la production de l'animal moléculaire (tandis que l'animal <□ réel » est pris dans sa forme et sa subjectivité molaires). C'est en nous que l'animal montre les dents comme le rat d'Hoffmanstahl, ou la fleur, ses pétales, mais c'est par émission corpusculaire, par voisinage moléculaire, et non pas imitation d'un sujet, ni par proportionnalité de forme. Albertine peut toujours imiter une fleur, mais c'est quand elle dort, et se compose avec les particules du sommeil, que son grain de beauté et le grain de sa peau entrent dans un rapport de repos et de mouvement qui la mettent dans la zone d'un végétal moléculaire : devenir-plante d'Albertine. Et c'est quand elle est prisonnière qu'elle émet les particules d'un oiseau. Et c'est quand elle fuit, se lance dans sa ligne de fuite, qu'elle devient cheval, même si c'est le cheval de la mort.

Oui, tous les devenir sont moléculaires ; l'animal, la fleur ou la pierre qu'on devient sont des collectivités moléculaires, des heccités, non pas des formes, des objets ou sujets molaires qu'on connaît hors de nous, et qu'on reconnaît à force d'expérience ou de science, ou d'habitude. Or, si c'est vrai, il faut le dire des choses humaines aussi : il y a un devenir-femme, un devenir-enfant, qui ne ressemblent pas à la femme ou à l'enfant comme entités molaires bien distinctes (quoique la femme ou l'enfant puissent avoir des positions privilégiées possibles, mais seulement possibles, en fonction de tels devenir). Ce que nous appelons entité molaire ici, par exemple, c'est la femme en tant qu'elle est prise dans une machine duelle qui l'oppose à l'homme, en tant qu'elle est déterminée par sa forme, et pourvue d'organes et de fonctions, et assignée comme sujet. Or devenir- femme n'est pas imiter cette entité, ni même se transformer en elle. On ne négligera pourtant pas l'importance de l'imitation, ou de moments d'imitation, chez certains homosexuels mâles; encore moins, la prodigieuse tentative de transformation réelle chez certains travestis. Nous voulons seulement dire que ces aspects inséparables du

devenir-femme doivent d'abord se comprendre en fonction d'autre chose : ni imiter ni prendre la forme féminine, mais émettre des particules qui entrent dans le rapport de mouvement et de repos, ou dans la zone de voisinage d'une micro-féminité, c'est-à-dire produire en nous-mêmes une femme moléculaire, créer la femme moléculaire. Nous ne voulons pas dire qu'une telle création soit l'apanage de l'homme, mais, au contraire, que la femme comme entité molaire a à devenir-femme, pour que l'homme aussi le devienne ou puisse le devenir. Certainement il est indispensable que les femmes mènent une politique molaire, en fonction d'une conquête qu'elles opèrent de leur propre organisme, de leur propre histoire, de leur propre subjectivité : « nous en tant que femmes... » apparaît alors comme sujet d'énonciation. Mais il est dangereux de se rabattre sur un tel sujet, qui ne fonctionne pas sans tarir une source ou arrêter un flux. Le chant de la vie est souvent entonné par les femmes les plus sèches, animées de ressentiment, de volonté de puissance et de froid maternage. Comme un enfant tari fait d'autant mieux l'enfant qu'aucun flux d'enfance n'émane plus de lui. Il ne suffit pas davantage de dire que chaque sexe contient l'autre, et doit développer en lui-même le pôle opposé. Bisexualité n'est pas un meilleur concept que celui de la séparation des sexes. Miniaturiser, intérioriser la machine binaire, est aussi fâcheux que l'exaspérer, on n'en sort pas ainsi. Il faut donc concevoir une politique féminine moléculaire, qui se glisse dans les affrontements molaires et passe en dessous, ou à travers.

Quand on interroge Virginia Woolf sur une écriture proprement féminine, elle s'efface à l'idée d'écrire « en tant que femme ». Il faut plutôt que l'écriture produise un devenir-femme, comme des atomes de féminité capables de parcourir et d'imprégner tout un champ social, et de contaminer les hommes, de les prendre dans ce devenir. Particules très douces, mais aussi dures et obstinées, irréductibles, indomptables. La montée des femmes dans l'écriture romanesque anglaise n'épargnera aucun homme : ceux qui passent pour les plus virils, les plus phalocrates, Lawrence, Miller, ne cesseront de capter et d'émettre à leur tour ces particules qui entrent dans le voisinage ou dans la zone d'indiscernabilité des femmes. Ils deviennent-femme en écrivant. C'est que la question n'est pas, ou n'est pas seulement celle de l'organisme, de l'histoire et du sujet d'énonciation qui opposent le masculin et le féminin dans les grandes machines duelles. La question est d'abord celle du corps - le corps qu'on nous vole pour fabriquer des organismes opposables. Or, c'est à la fille qu'on vole d'abord ce corps : cesse de te tenir comme ça, tu n'es plus une petite fille, tu n'es pas un garçon manqué, etc. C'est à la fille qu'on vole d'abord son devenir pour lui imposer une histoire, ou une préhistoire. Le tour du garçon vient ensuite, mais c'est en lui montrant l'exemple de la fille, en lui indiquant la fille comme objet de son désir, qu'on lui fabrique à son tour un organisme opposé, une histoire dominante. La fille est la première victime, mais elle doit aussi servir d'exemple et de piège. C'est pourquoi, inversement, la reconstruction du corps comme Corps sans organes, l'anorganisme du corps, est inséparable d'un devenir-femme ou de la production d'une femme moléculaire. Sans doute la jeune fine devient-elle femme, au sens organique ou molaire. Mais inversement le devenir-femme ou la femme moléculaire sont la jeune fille elle-même. La jeune fille ne se définit certes pas par la virginité, mais par un rapport de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, par une combinaison d'atomes, une émission de particules : heccéité. Elle ne cesse de courir sur un corps sans organes. Elle est ligne abstraite, ou ligne de fuite. Aussi les jeunes filles n'appartiennent pas à un âge, à un sexe, à un ordre ou à un règne : elles se glissent plutôt, entre les ordres, les actes, les âges, les sexes ; elles produisent n sexes moléculaires sur la ligne de fuite, par rapport aux machines duelles qu'elles traversent de part en part. La seule manière de sortir des dualismes, être-entre, passer entre, intermezzo, c'est ce que Virginia Woolf a vécu de toutes ses forces, dans toute son œuvre, ne cessant pas de devenir. La jeune fille est comme le bloc de devenir qui reste contemporain de chaque terme opposable, homme, femme, enfant, adulte. Ce n'est pas la jeune fille qui devient femme, c'est le devenir-femme qui fait la jeune fille universelle ; ce n'est pas l'enfant qui devient adulte, c'est le devenir-enfant qui fait une

jeunesse universelle. Trost, auteur mystérieux, a fait un portrait de jeune fille auquel il lie le sort de la révolution : sa vitesse, son corps librement machinique, ses intensités, sa ligne abstraite ou de fuite, sa production moléculaire, son indifférence à la mémoire, son caractère non figuratif - « le non-figuratif du désir ». Jeanne d'Arc ? Particularité de la jeune fille dans le terrorisme russe, la jeune fille à la bombe, gardienne de dynamite ? Il est sûr que la politique moléculaire passe par la jeune fille et l'enfant. Mais il est sûr aussi que les jeunes filles et les enfants ne tirent pas leurs forces du statut molaire qui les dompte, ni de l'organisme et de la subjectivité qu'ils reçoivent ; ils tirent toutes leurs forces du devenir moléculaire qu'ils font passer entre les sexes et les âges, devenir-enfant de l'adulte comme de l'enfant, devenir-femme de l'homme comme de la femme. La jeune fille et l'enfant ne deviennent pas, c'est le devenir lui-même qui est enfant ou jeune fille. L'enfant ne devient pas adulte, pas plus que la jeune fille ne devient femme ; mais la jeune fille est le devenir-femme de chaque sexe, comme l'enfant le devenir-jeune de chaque âge. Savoir vieillir n'est pas rester jeune, c'est extraire de son âge les particules, les vitesses et lenteurs, les flux qui constituent la jeunesse de cet âge. Savoir aimer n'est pas rester homme ou femme, c'est extraire de son sexe les particules, les vitesses et lenteurs, les flux, les n sexes qui constituent la jeune fille de cette sexualité. C'est l'Age même qui est un devenir-enfant, comme la Sexualité, n'importe quelle sexualité, un devenir-femme, c'est-à-dire une jeune fille. - Afin de répondre à la question stupide : pourquoi Proust a-t-il fait d'Albert Albertine ?

Or, si tous les devenirs sont déjà moléculaires, y compris le devenir-femme, il faut dire aussi que tous les devenirs commencent et passent par le devenir-femme. C'est la clef des autres devenirs. Que l'homme de guerre se déguise en femme, qu'il fuie déguisée en fille, qu'il se cache en fille, n'est pas un incident provisoire honteux dans sa carrière. Se cacher, se camoufler est une fonction guerrière ; et la ligne de fuite attire l'ennemi, traverse quelque chose et fait fuir ce qu'il traverse ; c'est à l'infini d'une ligne de fuite que surgit le guerrier. Mais, si la féminité de l'homme de guerre n'est pas accidentelle, on ne pensera pas pour autant qu'elle soit structurale, ou réglée par une correspondance de rapports. On voit mal comment la correspondance entre les deux rapports « homme-guerre » et « femme-mariage » pourrait entraîner une équivalence du guerrier avec la jeune fille en tant que femme qui se refuse au mariage. On ne voit pas davantage comment la bisexualité générale, ou même l'homosexualité des sociétés militaires, expliqueraient ce phénomène qui n'est pas plus imitatif que structural, mais qui représente plutôt une anomie essentielle à l'homme de guerre. C'est en termes de devenir qu'il faut comprendre le phénomène. Nous avons vu comment l'homme de guerre, par sa *furor* et sa célérité, était pris dans des devenirs-animaux irrésistibles. Ce sont ces devenirs qui trouvent leur condition dans le devenir-femme du guerrier, ou dans son alliance avec la jeune fille, dans sa contagion avec elle. L'homme de guerre n'est pas séparable des Amazones. L'union de la jeune fille et de l'homme de guerre ne produit pas des animaux, mais produit à la fois le devenir-femme de l'un et le devenir- animal de l'autre, dans un seul et même « bloc » où le guerrier devient animal à son tour par contagion de la jeune fille, en même temps que la jeune fille devient guerrière par contagion de l'animal. Tout se réunit dans un bloc de devenir asymétrique, un zig-zag instantané. C'est dans la survivance d'une double machine de guerre, celle des Grecs qui va bientôt se faire supplanter par l'État, et celle des Amazones qui va bientôt se dissoudre, c'est dans une série d'étourdissements, de vertiges et d'évanouissements moléculaires qu'Achille et Penthésilée se choisissent, le dernier homme de guerre, la dernière reine des jeunes filles, Achille au devenir-femme et Penthésilée au devenir-chienne.

Les rites de transvestisme, de travestissement, dans les sociétés primitives où l'homme devient femme ne s'expliquent ni par une organisation sociale qui ferait correspondre des rapports donnés, ni par une organisation psychique qui ferait que l'homme ne désirerait pas moins être femme que la femme, homme. La structure sociale, l'identification psychique laissent de côté trop de facteurs spéciaux : l'enchaînement, le déchaînement et la communication

de devenir que le travesti déclenche ; la puissance du devenir-animal qui en découle ; et surtout l'appartenance de ces devenirs à une machine de guerre spécifique. Il en est de même pour la sexualité : celle-ci s'explique mal par l'organisation binaire des sexes, et pas mieux par une organisation bisexuée de chacun des deux. La sexualité met en jeu des devenirs conjugués trop divers qui sont comme n sexes, toute une machine de guerre par quoi l'amour passe. Ce qui ne se ramène pas aux fâcheuses métaphores entre l'amour et la guerre, la séduction et la conquête, la lutte des sexes et la scène de ménage, ou même la guerre-Strindberg : c'est seulement quand l'amour est fini, la sexualité tarie, que les choses apparaissent ainsi. Mais ce qui compte est que l'amour lui-même est une machine de guerre douée de pouvoirs étranges et quasi terrifiants. La sexualité est une production de mille sexes, qui sont autant de devenirs incontrôlables. *La sexualité passe par le devenir-femme de l'homme et le devenir-animal de l'humain* : émission de particules. Il n'y a pas besoin de bestialisme pour ça, bien que le bestialisme puisse y apparaître, et beaucoup d'anecdotes psychiatriques en témoignent d'une manière intéressante, mais trop simple, donc détournée, devenue trop bête. Il ne s'agit pas de « faire » le chien, comme un vieux monsieur sur la carte postale ; il ne s'agit pas tellement de faire l'amour avec des bêtes. Les devenirs-animaux sont d'abord d'une autre puissance, puisqu'ils n'ont pas leur réalité dans l'animal qu'on imiterait ou auquel on correspondrait, mais en eux-mêmes, dans ce qui nous prend tout d'un coup et nous fait devenir, un voisinage) une indiscernabilité) qui extrait de l'animal quelque chose de commun, beaucoup plus que toute domestication, que toute utilisation, que toute imitation : « la Bête ».

Si le devenir-femme est le premier quantum, ou segment moléculaire, et puis les devenirs-animaux qui s'enchaînent avec lui, vers quoi se précipitent-ils tous ? Sans aucun doute, vers un devenir-imperceptible. L'imperceptible est la fin immanente du devenir, sa formule cosmique. Ainsi *L'Homme qui rétrécit* de Matheson, passe à travers les règnes, glisse entre les molécules jusqu'à devenir une particule introuvable qui médite à l'infini sur l'infini. *Le Monsieur Zéro* de Paul Morand, fuit les grands pays, traverse les plus petits, descend l'échelle des États pour constituer au Lichtenstein une société anonyme à lui tout seul, et mourir imperceptible en formant de ses doigts la particule 0 : « Je suis un homme qui fuit en nageant entre deux eaux et sur qui tous les fusils du monde tirent. (...) Il faudrait ne plus offrir de cible. » Mais que signifie devenir-imperceptible, à la fin de tous les devenirs moléculaires qui commençaient par le devenir-femme ? Devenir imperceptible veut dire beaucoup de choses. Quel rapport entre l'imperceptible (anorganique), l'indiscernable (asignifiant) et l'impersonnel (asubjectif) ?

On dirait d'abord : être comme tout le monde. C'est ce que raconte Kierkegaard, dans son histoire du « chevalier de la foi », l'homme du devenir : on a beau l'observer, on ne remarque rien, un bourgeois, rien qu'un bourgeois. C'est ce que vivait Fitzgerald : à l'issue d'une vraie rupture, on arrive... vraiment à être comme tout le monde. Et ce n'est pas facile du tout, ne pas se faire remarquer. Être inconnu, même de sa concierge et de ses voisins. Si c'est tellement difficile, être « comme » tout le monde, c'est qu'il y a une affaire de devenir. Ce n'est pas tout le monde qui devient comme tout le monde, qui fait de tout le monde un devenir. Il y faut beaucoup d'ascèse, de sobriété, d'involution créatrice : une élégance anglaise, un tissu anglais, se confondre avec les murs, éliminer le trop-perçu, le trop-à-percevoir. « Éliminer tout ce qui est déchet, mort et superfluité », plainte et grief, désir non satisfait, défense ou plaidoyer, tout ce qui enracine chacun (tout le monde) en lui-même, dans sa molarité. Car tout le monde est l'ensemble molaire, mais devenir tout le monde est une autre affaire, qui met en jeu le cosmos avec ses composantes moléculaires. Devenir tout le monde, c'est faire monde, faire un monde. A force d'éliminer, on n'est plus qu'une ligne abstraite, ou bien une pièce de puzzle en elle-même abstraite. Et c'est en conjugant, en continuant avec d'autres lignes, d'autres pièces qu'on fait un monde, qui pourrait recouvrir le premier, comme en transparence. L'élégance animale, le poisson-camoufleur, le clandestin : il est parcouru de lignes abstraites qui ne ressemblent à rien, et qui ne suivent même pas ses divisions organiques ; mais ainsi désorganisé, désarticulé,

il fait monde avec les lignes d'un rocher, du sable et des plantes, pour devenir imperceptible. Le poisson est comme le peintre poète chinois : ni imitatif ni structural, mais cosmique. François Cheng montre que le poète ne poursuit pas la ressemblance, pas plus qu'il ne calcule des « proportions géo- métriques ». Il retient, il extrait seulement les lignes et les mouvements essentiels de la nature, il ne procède qu'avec des « traits » continués ou surimposés. C'est en ce sens que devenir tout le monde, faire du monde un devenir, c'est faire monde, c'est faire un monde, des mondes, c'est-à-dire trouver ses voisinages et ses zones d'indiscernabilité. Le Cosmos comme machine abstraite, et chaque monde comme agencement concret qui l'effectue. Se réduire à une ou plusieurs lignes abstraites qui vont se continuer et se conjuguer avec d'autres, pour produire immédiatement, directement, un monde, dans lequel c'est le monde qui devient, on devient tout le monde. Que l'écriture soit comme la ligne du dessin-poème chinois, c'était le rêve de Kérouac, ou déjà celui de Virginia Woolf. Elle dit qu'il faut « saturer chaque atome », et pour cela éliminer, éliminer tout ce qui est ressemblance et analogie, mais aussi « tout mettre » : éliminer tout ce qui excède le moment mais mettre tout ce qu'il inclut - et le moment n'est pas l'instantané, c'est l'heccéité, dans laquelle on se glisse, et qui se glisse dans d'autres heccéités par transparence. Être à l'heure du monde. Voilà le lien entre imperceptible, indiscernable, impersonnel, les trois vertus. Se réduire à une ligne abstraite, un trait, pour trouver sa zone d'indiscernabilité avec d'autres traits, et entrer ainsi dans l'heccéité comme dans l'impersonnalité du créateur. Alors on est comme l'herbe : on a fait du monde, de tout le monde un devenir, parce qu'on a fait un monde nécessairement communicant, parce qu'on a supprimé de soi tout ce qui nous empêchait de nous glisser entre les choses, de pousser au milieu des choses. On a combiné le « tout », l'article indéfini, l'infinif-venir, et le nom propre auquel on est réduit. Saturer, éliminer, tout mettre.

[...]

Souvenirs et devenirs, points et blocs. - Pourquoi y a-t-il tant de devenirs de l'homme, mais pas de devenir-homme ? C'est d'abord parce que l'homme est majoritaire par excellence, tandis que les devenirs sont minoritaires, tout devenir est un devenir- minoritaire. Par majorité, nous n'entendons pas une quantité relative plus grande, mais la détermination d'un état ou d'un étalon par rapport auquel les quantités plus grandes aussi bien que les plus petites seront dites minoritaires : homme-blanc adulte-mâle, etc. Majorité suppose un état de domination, non pas l'inverse. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a plus de moustiques ou de mouches que d'hommes, mais comment « l'homme » a constitué dans l'univers un étalon par rapport auquel les hommes forment nécessairement (analytiquement) une majorité. De même que la majorité dans la cité suppose un droit de vote, et ne s'établit pas seulement parmi ceux qui possèdent ce droit, mais s'exerce sur ceux qui ne l'ont pas, quel que soit leur nombre, la majorité dans l'univers suppose déjà donné le droit ou le pouvoir de l'homme. C'est en ce sens que les femmes, les enfants, et aussi les animaux, les végétaux, les molécules sont minoritaires. C'est peut-être même la situation particulière de la femme par rapport à l'étalon-homme qui fait que tous les devenirs, étant minoritaires, passent par un devenir-femme. Il ne faut pourtant pas confondre « minoritaire » en tant que devenir ou processus, et « minorité » comme ensemble ou état. Les juifs, les tziganes, etc., peuvent former des minorités dans telles ou telles conditions ; ce n'est pas encore suffisant pour en faire des devenirs. On se reterritorialise, ou on se laisse reterritorialiser sur une minorité comme état ; mais on se déterritorialise dans un devenir. Même les Noirs, disaient les Black Panthers, ont à devenir-noir. Même les femmes, à devenir-femme. Même les juifs, à devenir- juif (il ne suffit certes pas d'un état). Mais s'il en est ainsi, le devenir-juif affecte nécessairement le non-juif autant que le juif..., etc. Le devenir-femme affecte nécessairement les hommes autant que les femmes. D'une certaine manière, c'est toujours « homme » qui est le sujet d'un devenir ; mais il n'est un tel sujet qu'en entrant dans un devenir-

minoritaire qui l'arrache à son identité majeure. Comme dans le roman d'Arthur Miller, *Focus*, ou dans le film de Losey, *M. Klein*, c'est le non-juif qui devient juif, qui est pris, emporté par ce devenir, quand il est arraché à son mètre étalon. Inversement, si les juifs eux-mêmes ont à devenir-juif, les femmes à devenir-femme, les enfants à devenir-enfant, les Noirs à devenir-noir, c'est dans la mesure où seule une minorité peut servir de médium actif au devenir, mais dans des conditions telles qu'elle cesse à son tour d'être un ensemble définissable par rapport à la majorité. Le devenir-juif, le devenir-femme, etc., impliquent donc la simultanéité d'un double mouvement, l'un par lequel un terme (le sujet) se soustrait à la majorité, et l'autre, par lequel un terme (le médium ou l'agent) sort de la minorité. Il y a un bloc de devenir indissociable et asymétrique, un bloc d'alliance : les deux « Monsieur Klein », le juif et le non juif, entrent dans un devenir-juif (de même dans *Focus*).

Une femme a à devenir-femme, mais dans un devenir-femme de l'homme tout entier. Un juif devient juif, mais dans un devenir-juif du non-juif. Un devenir minoritaire n'existe que par un médium et un sujet déterritorialisé qui sont comme ses éléments. Il n'y a de sujet du devenir que comme variable déterritorialisée de la majorité, et il n'y a de médium du devenir que comme variable déterritorialisante d'une minorité. Ce qui nous précipite dans un devenir, ce peut être n'importe quoi, le plus inattendu, le plus insignifiant. Vous ne déviez pas de la majorité sans un petit détail qui va se mettre à grossir, et qui vous emporte. C'est parce que le héros de *Focus*) Américain moyen, a besoin de lunettes qui donnent à son nez un air vaguement sémitique, c'est « à cause des lunettes », qu'il va être précipité dans cette étrange aventure du devenir-juif d'un non-juif. N'importe quoi peut faire l'affaire, mais l'affaire se révèle politique. Devenir-minoritaire est une affaire politique, et fait appel à tout un travail de puissance, à une micro-politique active. C'est le contraire de la macro-politique, et même de l'Histoire, où il s'agit plutôt de savoir comment l'on va conquérir ou obtenir une majorité. Comme disait Faulkner, il n'y avait pas d'autre choix que de devenir-nègre, pour ne pas se retrouver fasciste. Contrairement à l'histoire, le devenir ne se pense pas en termes de passé et d'avenir. Un devenir-révolutionnaire reste indifférent aux questions d'un avenir et d'un passé de la révolution ; il passe entre les deux. Tout devenir est un bloc de coexistence. Les sociétés dites sans histoire se mettent hors de l'histoire, non pas parce qu'elles se contenteraient de reproduire des modèles immuables ou seraient régies par une structure fixe, mais parce que ce sont des sociétés de devenir (sociétés de guerre, sociétés secrètes, etc.). Il n'y a d'histoire que de majorité, ou de minorités définies par rapport à la majorité. Mais « comment conquérir la majorité » est un problème tout à fait secondaire par rapport aux cheminements de l'imperceptible.

Essayons de dire les choses autrement : il n'y a pas de devenir-homme, parce que l'homme est l'entité molaire par excellence, tandis que les devenirs sont moléculaires. La fonction de visagité nous a montré sous quelle forme l'homme constituait la majorité, ou plutôt l'étalon qui conditionnait celle-ci : blanc, mâle, adulte, « raisonnable », etc., bref l'Européen moyen quelconque, le sujet d'énonciation. D'après la loi d'arborescence, c'est ce Point central qui se déplace dans tout l'espace ou sur tout l'écran, et qui chaque fois va nourrir une opposition distinctive suivant le trait de visagité retenu : ainsi mâle-(femelle) ; adulte-(enfant) ; blanc-(noir, jaune ou rouge) ; raisonnable-(animal). Le point central, ou troisième œil, a donc la propriété d'organiser les distributions binaires dans les machines duelles, de se reproduire dans le terme principal de l'opposition, en même temps que l'opposition tout entière résonne en lui. Constitution d'une « majorité » comme redondance. Et l'homme se constitue ainsi comme une gigantesque mémoire, avec la position du point central, sa fréquence en tant qu'il est reproduit nécessairement par chaque point dominant, sa résonance en tant que l'ensemble des points se rapporte à lui. Fera partie du réseau d'arborescence toute ligne qui va d'un point à un autre dans l'ensemble du système molaire, et se définit donc par des points répondant à ces conditions mémorielles de fréquence et de résonance. [...]